

Le temps

Nous remercions Jean-Louis Poirier de nous avoir communiqué les notes prises au cours de khâgne au lycée Henri IV pendant l'année scolaire 1962-1963.

Ce ne sont que des notes, et donc la manière dont un auditeur note pour lui-même de quoi se ressouvenir d'une parole qui s'enfuit. Elles suffisent pourtant pour montrer la richesse de ces cours et comment toute la philosophie était présente dans cette classe à chaque instant. Nous les avons reproduites sans rien y changer, avec donc parfois quelque obscurité. Nous avons seulement complété quelques citations évidemment notées à la hâte.

Nous disposons de quatre leçons :

- Essence et existence*
- Faut-il déclarer la conscience infaillible ?*
- Qu'est-ce que l'âme ?*
- Le temps*

I- LE PASSÉ

Il faut s'appuyer sur l'expérience du temps. La première expérience du temps, c'est la mémoire.

Qu'est-ce que se souvenir?

La perception ; l'imagination. Percevoir n'est pas céder à la pression des choses, ce n'est pas un corps à corps avec le monde; percevoir, c'est d'abord refuser les impressions. On perçoit vraiment les choses quand on les tient. Percevoir est percevoir dans le temps. La perception est comme une conquête du monde, à travers cette aventure, c'est le sujet lui-même qui se constitue. La conscience de soi passe par le détour de la perception.

Il faut faire une distinction entre l'impression et la représentation.

L'impression est une action des choses sur un sujet. La douleur n'est nullement une représentation. C'est simplement une blessure qui nous est faite. Elle n'est que « sensible », mais différemment de la couleur. La douleur nous laisse seuls, mais ne nous représente pas le monde.

Au contraire, le contenu même de la perception est représentation. La couleur n'est pas éprouvée (sans doute, effet second, le sentiment esthétique existe-t-il), le monde est tenu à distance. La douleur est en nous, et nous nous opposons à elle en nous-mêmes, avec une rupture de l'unité de l'existence, qu'il n'y a pas dans la perception des choses : la sensation se distingue de l'affection. Le propre de la sensation est de ne pas être sentie : au lieu d'une valeur d'impression, le sensible a une valeur d'expression. Le sensible s'étale, les choses sont extérieures les unes aux autres et à nous-mêmes.

La représentation est une façon d'éviter l'impression, la sensation d'éviter l'affection. La perception n'est pas un contact, mais une anticipation des contacts possibles. La perception est à distance (la sensation tactile n'est pas une impression, le toucher est un moyen d'anticiper sur la douleur et de l'éviter). Percevoir, c'est se refuser aux assauts du sensible, et anticiper sur le sensible et le monde. Voir, c'est toujours voir d'avance ; toute vision est prévision.

La perception consiste donc à dominer l'impression en constituant déjà le régime du temps, l'avenir pratique de l'action immédiate. La première perception du temps est liée à l'action prévue par la perception.

La mémoire n'est donc pas première; elle est même antinaturelle puisqu'elle va au contraire de l'anticipation pratique et naturelle. Du moins la perception actuelle profite-t-elle d'une expérience, on apprend à percevoir. On perçoit plus ou moins bien certains objets. La perception est tournée vers l'avenir et vers les objets qui font déjà partie de notre expérience : il y a un sentiment de familiarité avec les choses qui n'appartiennent pas à la mémoire. C'est le fait de « s'y retrouver », présence d'un certain contact, de plain pied avec l'objet ; mais il n'y a aucun retour au passé. Le sentiment de familiarité est lié à la perception. La perception suppose l'entendement, parce qu'elle est refus de l'impression, pouvoir d'ordonner les sensations et de rapporter la diversité à un univers. On ne peut faire un monde avec une simple diversité : un monde, c'est un ordre; il y a donc à l'origine de la perception un principe transcendantal.

Elle n'est possible en fait que par un jeu de l'imagination. Le pouvoir d'aller aux choses, ou de se détourner des choses. La perception n'est possible que par cette liberté de l'attention : il y a aussi une attente et désir des choses. La perception suppose que le monde en tant que sensible soit donné : présence effective que l'on nomme existence.

Dans le savoir, dans l'imagination, il n'y a plus la présence sensible de l'objet. La perception se rapporte donc à la présence et à la richesse du monde. Le souvenir, c'est se représenter ce qui n'est plus, c'est se détourner du présent. La mémoire n'est pas une espèce de la représentation. La mémoire ne se pose elle-même qu'en niant la perception. La perception est liée à l'intention pragmatique, la mémoire représente le passé. La mémoire apparaît d'abord comme un luxe, et quelque chose de superflu. La mémoire est inutile à la vie, pouvoir de se représenter les choses sans pouvoir les changer. La mémoire suppose une attitude esthétique. Se souvenir, c'est se détourner de l'action.

L'intentionnalité de la mémoire n'est pas la même que celle de la perception. Orientation vers l'actuel ou le « déjà plus » et le « jamais plus ». La mémoire produit une seconde distance avec le monde. Nous découvrons avec le monde le rapport d'une distance absolue. Anticiper, c'est se mettre en mesure de retrouver le contact avec l'objet. L'avenir, imminence, est davantage du côté de l'existence. L'avenir est imminence de l'existence. Le temps se constitue par l'attente, l'attention et le souvenir, dit Saint Augustin.

Entre l'avenir et le passé, il n'y a nullement symétrie. Le sentiment de familiarité est un auxiliaire de l'action. Le sentiment de « déjà-vu » ne jette pas dans l'action : je m'arrête d'agir, dans une mise entre parenthèses du présent même. Le contenu de la représentation est différent. Avec la même matière, on peut percevoir ou se souve-

nir. Entre la mémoire et la perception, la différence est de structure et d'intentionnalité.

La conscience se détourne de la signification actuelle du monde, dans le souvenir. La mémoire est distraction. Pour se souvenir, il ne faut plus tellement tenir à vivre. L'homme d'action n'a de souvenirs qu'au moment où il cesse d'agir. Le souvenir où l'on dit « je me souviens » sans conscience du temps, c'est le souvenir qui s'accorde aux choses. Le souvenir représentation s'accordant à nous, à un univers intérieur. La mémoire suppose alors un ordre qui n'est plus tout à fait celui de l'extérieur. Nous cherchons en nous les habitudes de la mémoire, et en dehors de nous, celles de la perception. La conscience qui évoque sort de sa présence pour se porter dans le passé : extase temporelle. Mais cette tentative ne réussit pas, on retrouve un univers intérieur (Proust).

La mémoire a un rapport de ressemblance avec l'imagination. Refus du présent comme tel et actuel. Il n'est pas en notre pouvoir de supprimer nos sensations. La différence entre mémoire et perception ne tient pas à la sensation. Mémoire et imagination sont donc très semblables : se représenter ce qui n'existe pas, ce qui n'est pas donné. Il y a au départ des données sensibles.

Imaginer, c'est profiter d'une impression pour rentrer dans l'imaginaire, où tout est sans preuves. Tous nos souvenirs sont simplement imaginés. On s'abandonne au passé comme à la rêverie. Pour s'abandonner au passé, il faut se laisser guider par l'impression. Qui s'abandonne à l'impression, s'adonne aussitôt à l'imagination et à la rêverie, alors que percevoir c'est dominer les impressions. La conscience qui perçoit est en éveil, au contraire la conscience assoupie est conduite vers le passé. Il n'y a donc pas une conquête lucide du passé, guidée par la volonté. Pour avoir l'image poétique, il suffit de s'abandonner à l'impression pure. Il n'y a jamais transposition lucide, mais abandon, diminution d'effort. L'imagination et la mémoire apparaissent comme pouvoir de ne plus être à la merci de l'actuel. Négation du présent. Évasion, source de liberté.

Le terme même d'imagination n'est pas clair. Se représenter quelque chose : mais pas nécessairement l'imaginaire. En un sens, le souvenir est imaginaire, l'événement que j'évoque n'est plus nulle part : tout le passé est imaginaire. L'imaginaire est hors de la réalité : de la perception, et de la possibilité. Une chose imaginaire n'appartient ni au présent ni au passé.

Se souvenir, c'est se rapporter en pensée à un événement ; succession, ordre qui ne dépend pas de nous : différence du rêve et de la mémoire.

Rêver, ce n'est pas se représenter les événements dans le temps. Dans la rêverie, la conscience du temps est une conscience non objective. Dans le passé rêvé, il n'y a pas de dates. Presque où tout se tient à la même distance de nous : celle du passé, ce qui est le contraire d'un récit, succession d'événements selon l'ordre logique du temps.

La mémoire, qui consiste à connaître le passé comme un objet, est l'histoire. L'historien prétend à l'objectivité. Distinction entre ce qui a été et l'imaginaire. La mémoire suppose une conscience intellectuelle du temps. Le temps est une détermination transcendante ; se souvenir, c'est se représenter un ordre qui ne dépend pas de

nous, aussi solide que celui de l'espace. Dans le temps, du moins, on s'en remet à la conjecture ; la conscience d'une succession, c'est la conscience objective du temps. C'est elle qui fait de la mémoire une fonction de l'entendement et non de l'imagination. Ce qui conduit à rapprocher la mémoire de la perception. Il y a perception dans la mesure où nous sortons de nous, [et atteignons le] concept d'objectivité : confronter deux perceptions sur un monde unique. L'idée d'objectivité fonde la communication.

Cette convergence est praticable aussi pour la mémoire : on peut évoquer ensemble un passé commun, personnel ou historique. Il y a une convergence des regards vers le passé. La mémoire au moins imite l'objectivité, le passé tenu comme un objet. On peut exiger l'objectivité d'un récit, le langage est le véhicule de l'universel.

Cette analogie entre la perception et la mémoire ne peut aller à l'identité. La mémoire est une attitude objective qui échoue en tant que telle, parce que le sensible n'est pas donné, le passé comme tel n'est pas donné. Il n'y a pas de perception subjective. Mais cela ne signifie pas qu'elle puisse équivaloir à une science. C'est une perspective individuelle qui doit pouvoir se recouper. Il y a une détermination transcendante dans la perception. Ainsi, percevoir c'est s'adonner à l'univers comme tel. La mémoire est donc conscience du temps, conscience d'un ordre qui ne dépend pas de moi. Pourtant le propre d'un souvenir est de nous appartenir. Cela ne peut fournir l'idée du passé comme tel. L'idée du passé comme tel ne peut décider de rien de particulier. La mémoire n'est pas d'origine affective. La conscience du passé précède et ordonne le contenu de la mémoire; la mémoire n'est pas une somme de présents inactuels. Il ne s'agit pas d'une ligne droite. Il faut donc donner de la mémoire une explication totale.

Le temps est antérieur à son contenu (forme *a priori*). Il est antérieur aux parties du temps. La conscience du temps est indissoluble. C'est ce qui fait que la mémoire est en quelque façon objective. On ne peut se satisfaire d'une mémoire qui serait incommunicable. C'est pour cela qu'est possible le récit, et l'histoire même. L'historien cherche à établir des faits de telle sorte qu'ils puissent être reçus comme des faits. Se souvenir, c'est se souvenir du monde. Le point d'application semble être l'objet. C'est une objectivité sans objet.

Le souvenir tend à se déterminer, mais sans y parvenir. Il y a aussi une matière de la mémoire, comme il y a une matière de l'histoire. Mais partant de cette matière, la mémoire ne parvient pas à atteindre son objet. Avec les documents l'historien parvient à l'événement. Mais l'objet de la mémoire, c'est le passé. Il y a donc un échec radical de la mémoire.

Il y a donc une opposition radicale entre perception et mémoire. La conscience qui perçoit remplit son intention. L'objet répond. La conscience qui se souvient invoque l'objet, mais il ne répond pas. Voilà pourquoi la mémoire prend la forme d'une interrogation. Plus nous nous efforçons de découvrir l'objet, plus nous nous apercevons du néant de l'objet. Nous ne pouvons pas vraiment nous retourner dans le temps, comme dans l'espace. Quand nous nous retournons, il n'y a plus rien, comme dans le mythe d'Orphée. Orphée pouvait ramener Eurydice à condition de ne pas se retourner. Et lorsqu'il se retourne, c'est le néant.

Il y a une faiblesse essentielle de toute mémoire. La perception bénéficie pour se développer de la richesse du monde même. La multiplication infinie des perspectives montre que le monde ne sera jamais exploré. Il y a excès du monde, transcendance. La perception a toujours de l'avenir. La mémoire n'a plus d'avenir. La conscience qui perçoit ne saurait, comme celle qui se souvient, être déçue.

Il faut accepter le régime de la perception, que le monde est toujours nouveau ; voilà pourquoi la perception est altérée lorsqu'elle se représente dans les cadres de l'imagination et de la mémoire. « Voilà pourquoi je dis que la jeunesse est le temps des illusions. Parce que nous nous représentons les choses infiniment moins belles, moins grandes, moins désirables qu'elles ne sont. De cette déception, je suis guéri avec l'âge. » dit le roi d'Espagne dans *Le soulier de satin*, de Claudel.

La mémoire est intériorité. Le souvenir ne parvient pas à prendre corps : « Au près d'un tombeau vide, en extase... »¹ Le passé ne peut revivre que si nous lui prêtons vie, par le présent et le sensible. Un homme qui serait privé du monde perdrait jusqu'à l'imagination et la mémoire. Nos images même puisent leur sève dans l'actuel, dans le sensible. On a la mémoire qu'on mérite : au Chant X de *L'Odyssee* descend Ulysse dans les Enfers, et les défunts prennent vie pour entrer en dialogue avec le vivant.

Le présent est vraiment l'origine des temps et du temps. Il faut que le présent porte quelque chose du passé et de l'avenir.

Il y a des marques du passé : une structure du présent à partir de laquelle on peut retrouver le passé, mais cette structure est présente et actuelle et n'a rien de passé en tant que telle. Il n'y a pas d'existence du passé en tant que tel. Notre expérience est présente. L'expérience nous change. Elle nous change en nous vieillissant. Le vieillissement nous laisse la cicatrice du temps. Le style qui est création et celui qui est l'imitation. Il y a dans le temps quelque chose qui échappe à l'esprit. Ainsi le vieillissement, fatalité strictement biologique. Les marques du passé sont marques des choses, marques du monde sur nous. Extérieur qui rend possible la mémoire. Ces marques appartiennent à l'objet. Ce qui appartient à l'esprit c'est que ces marques deviennent signes, lorsque la donnée extérieure prend une signification intérieure.

Nous avons prise sur le temps. Il peut y avoir un enrichissement. Ce qu'on appelle l'expérience. Il y a dans l'habitude quelque chose de profondément vital. L'expérience est choix, tri, et par suite élimination. Apprendre c'est oublier, oublier les fautes. La matière peut servir à la mémoire, mais sur nous il faut la perception. Les marques du passé sur nous, sont des marques vivantes. La matière vivante transforme la marque venue de l'extérieur. La matière inerte n'est pas capable de cicatrice. C'est la réponse du vivant à l'événement. Cette cicatrice est le complexe de la psychanalyse. La mémoire suppose le temps, le temps de se souvenir. Vivre c'est survivre, c'est dépasser le présent et l'immédiat.

Il n'y a pas de temps dans les choses. La matière ne connaît pas le temps, les déterminations de la matière sont dans la matière actuelle. Dans l'objet il n'y a pas de temps. L'univers physique porte éternellement en lui la totalité de son histoire.

¹ NdE : Le Cygne, Charles Baudelaire.

Quand on dit que la lune se lève, elle se lève *pour nous*. Mais elle est levée depuis et pour l'éternité. Elle ne change pas sa trajectoire, elle ne connaît pas le temps: la courbe comporte des points simultanés : le monde objectif n'est qu'espace. L'équation retient dans un instant présent tous les moments de la courbe.

La métaphore du fleuve (Héraclite, Bergson) n'a de sens que pour quelqu'un qui sait ce qu'est le temps. Mais l'eau du fleuve est toujours au présent. Le fleuve comme tel ne connaît pas le temps. Les traces ne prennent leur signification de traces que pour une conscience qui se souvient.

Les marques qui sont en nous n'ont aucun privilège par rapport aux marques qui sont en dehors de nous. Quand nous n'avons plus conscience, nos souvenirs ne sont plus des souvenirs. Passage d'un support matériel à la remémoration. La mémoire a pour support non pas seulement le cerveau, mais le monde entier. Il s'agit de transformer ces traces en signes. Toute trace n'est trace du passé que pour une conscience qui se souvient. La source de l'histoire est le présent.

Ce qui se conserve, ce n'est pas le passé. Le passé ne se conserve pas. La mémoire est créatrice, elle est toujours à faire et à refaire. Elle n'est pas en elle-même une accumulation de richesses.

Le sens du temps paraît être celui qui conduit du passé au présent à l'avenir. Mais ce schéma ne correspond pas à la mémoire qui se porte du présent au passé, sens inverse de la réalité physique.

Les sensations ne constituent pas un monde. Les souvenirs ne sont pas juxtaposés. La mémoire relève d'une structure *a priori* de la conscience. Le temps physique est le temps de la causalité, que l'on peut considérer comme une détermination. C'est une exigence de l'entendement. La causalité n'explique pas la mémoire. Dans le monde il n'y a guère que les hommes qui se souviennent. La mémoire est hétérogène au régime extérieur de la causalité.

Dans l'espace il y a une interaction universelle sous l'idée de laquelle seulement nous pouvons percevoir le monde. Mais cette idée n'implique nullement que je les perçoive présentement, il y a un jeu de l'imagination. Tous les souvenirs sont actuels, il n'y a d'existence que présente. Le passé *comme tel* ne peut avoir d'action sur notre présent. Le passé dont nous dépendons est présent. Ce que nous nous représentons comme passé n'a pas d'influence. Il ne faut pas vouloir que le passé représente le passé et influence le présent : le remords est la croyance de l'existence du passé en tant que tel, et il est vain. D'où la maladie profonde de la mémoire et de l'histoire qu'est le fatalisme. On prétend faire dépendre le présent du passé. Le récit épouse naturellement le sens de la causalité. Le sens du récit paraît de façon illusoire être le sens de la réalité temporelle.

Le récit historique n'est nullement une restitution du passé tel qu'il fut vécu quand il était présent. C'est le fait que la guerre a eu lieu qui nous fait retrouver les causes; il n'y a donc pas de déterminisme.

Il y a fatalisme dès qu'on s'imagine que ce qui a eu lieu devait avoir lieu en raison des causes précédentes, que l'on considère seulement parce que ce qui a eu lieu a eu lieu. Ce sont les effets qui constituent les causes comme causes, et comme causes des causes les effets, en fait.

Le romancier tente de représenter les événements comme futurs et comme devant avoir lieu de façon tout à fait indéterminée. Les événements arrivent aux personnages dans le roman, alors que dans le récit historique les événements n'arrivent à personne.

Le fatalisme repose moins sur la prévision que sur la mémoire. Si on prévoit on pense que les choses dépendent de notre volonté. Dans le souvenir, le passé est figé et ne donne aucune place à la volonté. Ainsi le conte donne place à la volonté et n'est pas histoire. Par le merveilleux, tout est possible, il n'y a pas d'objectivité, il ne conduit pas au fatalisme ; c'est le souvenir qui conduit au fatalisme. « Tout autre chose que ce qui s'est passé est impossible » dit la mémoire. Ainsi la mémoire exclut la liberté.

L'histoire est-elle une connaissance ? C'est aussi se demander quelle est la valeur de l'histoire.

L'histoire a-t-elle un objet – philosopher, c'est remonter jusqu'aux conditions de la pensée. C'est une justification – L'histoire, c'est le récit de ce qui a été. Mais cet objet est inactuel et c'est cette inactualité qui le caractérise. L'avenir n'est pas absolument hors de l'existence puisqu'il a encore à être. Le passé, n'étant plus, est négatif. Négation insurmontable au sein même de l'objet historique. La mémoire n'est possible que parce qu'il y a dans le présent les marques du passé. L'historien a les documents. L'histoire s'établit grâce aux objets présents et par la négation de ces objets en tant que présents. C'est la différence avec la physique, qui ont de commun un contenu déterminé, tous deux pratiquent la description. Mais ces deux sciences ne se dirigent pas de la même manière vers le contenu sensible déterminé.

L'expérience et l'observation en physique donnent l'*existence*, mais ce n'est pas son objet, sans cela, une description suffirait. La physique a pour objet la rationalité du monde. Les faits déterminés sont là pour vérifier les lois. Entreprise pour déduire la nature. L'objet même de la physique est l'*essence*.

L'histoire semble avoir pour objet l'*existence*, ce n'est pas la loi, ou le général, c'est le singulier. La physique est délibérément abstraite, l'histoire est délibérément concrète. L'histoire a pour objet l'existence, mais cette existence n'est pas donnée, il n'y a pas d'existence passée : le seul critère de l'existence c'est la perception, et non la preuve ontologique, dont en se servant on prétend se passer de la vérification par la perception. L'existence n'est pas le terme d'un raisonnement, elle doit être donnée. L'histoire n'est donc pas une science comme la physique. L'existence n'y est pas donnée. L'histoire est une science conjecturale, son récit est problématique.

Peut-on donner le titre de science à une discipline conjecturale ? Platon dit « la conjecture est opinion et pas science ». L'existence passée se définit comme négation. Le futur est le temps de l'espérance et de la volonté, principe de la réalisation. Le présent est ce qui devient, d'où la difficulté de penser le présent comme tel. (cf. Bergson : ce qui se fait, et ce qui s'est fait, et ce qui est se faisant. Un fait est toujours au passé. Dès que le présent est fixé, il est passé)

Le passé, c'est le temps du regret et du récit. C'est une forme négative: dire « il fut », c'est dire « il n'est plus ». Le passé n'est pas un mode de l'existence. Il semble pourtant que le passé fournisse plus de certitude que le présent même, parce que le présent est le présent non-objet, temps de la liberté, il n'est pas encore déterminé ; le

passé est ce qui ne devient plus. Ce qui est réel est ce qui est réalisé. Tout objet est objet en tant que passé ce qui signifierait que la connaissance est toujours rétrospective. Le passé risque d'apparaître comme le réservoir de tous les faits. Il semble que ce qui a eu lieu demeure. Le passé est un domaine où l'on peut toujours si l'on veut trouver des faits. Il semble que l'historien n'ait qu'à éclairer le passé. On pense qu'entre le présent et le passé il n'y a qu'une différence de temps, comme si le temps était une forme ne changeant rien au contenu. Or il n'y a pas d'existence(s) au passé. L'historien travaille sur des documents, le document est une réalité actuelle et donnée; avec lui, l'historien a affaire à du présent. Mais ce qui est présent n'est pas l'objet en histoire, ce qui est présent est compris comme signe, ce qui est compris comme signe n'est pas compris comme perception : comprendre, c'est refuser le sensible comme tel. Le signe est comme un support. Mais le support n'est pas l'objet de l'histoire. Ce que l'historien vise c'est l'homme et la vie de l'homme, et il n'est donné dans aucune perception.

Double limitation de l'histoire :

- Le passé est négation.
- L'historien veut avoir recours à l'interprétation des signes, alors que le physicien ignore les signes.

Que serait une histoire qui collectionnerait seulement des notations objectives, sans interprétation ? Tout l'humain de l'événement aurait disparu.

L'histoire est conjecturale. Ce n'est donc pas une connaissance au sens propre. Peut-on concevoir une objectivité sans objet ? Il n'y a pas d'objet de l'histoire. L'objectivité n'a pas besoin d'objet, elle est dans l'attitude de l'esprit. Les mathématiques sont objectives sans objet. L'historien cherche une attitude objective. L'histoire porte sur des événements. Il n'y a pas d'observation en histoire.

L'historien travaille sur des observations d'autrui, des documents qui appartiennent déjà à l'histoire. Il n'y a pas d'observateurs, mais des témoins. L'observateur se livre à la perception attentive du présent : l'observation ne peut porter que sur ce qui se donne entièrement par l'apparence sensible. L'interprétation de signes demeure conjecturale. L'objet n'est jamais donné dans aucune expérience, mais il est recomposé à partir des signes, par le témoin, en histoire. L'observation des choses ne demande pas de les comprendre. Les choses ne nous « intéressent » pas. Le rapport de l'homme à l'homme n'est pas le même que celui de l'homme aux choses. Le témoin est toujours engagé. Tout témoin participe aux événements. Il n'est pas l'observateur détaché. Il est toujours en situation. L'observateur aussi est en situation, mais du moins il généralise en rendant la situation indifférente. Or un témoin hors de l'histoire, comme dans la physique, n'aurait rien à dire sur l'histoire, et serait inconcevable. Le témoin est partial par essence. Dans tous les cas il a un rapport vécu avec l'événement. Il n'y a donc que de faux témoins.

Le témoignage est plus une question de justice ou de justesse que de vérité. Cette limitation est en même temps condition de l'histoire. Il convient d'apprécier les témoignages avec « l'esprit de finesse » qui n'est pas scientifique. Le système est éliminé. L'historien doit considérer chaque cas en particulier, avoir la puissance d'analyse. Les principes sont en nombre infini, l'historien ne sera jamais assuré de ne rien omettre (comme le veut Descartes). En physique, la causalité est universelle, par l'intermédiaire mathématique. La physique n'a aucune prise sur le singulier, comme en

histoire : et il n'y a pas de causalité pour le singulier, référé à la liberté, caractère fondamental de la liberté. Tous les principes sont des déterminations de l'homme en tant que tel ; ces principes, on les sent. Il y a en histoire quelque chose qui relève de la valeur singulière de l'historien, de façon toute différente qu'en physique.

L'historien est le témoin des hommes. L'histoire n'est pas connaissance, mais reconnaissance, reconnaissance de l'homme par lui-même. L'homme se raconte lui-même incessamment. Cela signifie que l'histoire n'a jamais commencé. L'histoire comme telle n'est jamais née, elle tient à l'homme.

L'histoire, c'est le récit de l'homme qui se souvient de soi et de ses semblables. Si l'histoire est mémoire, l'historien ne retient que le mémorable. L'histoire est monument, et l'évocation est discours. Le meilleur historien est celui qui sait oublier, relever le trait, retenir ce qui est digne d'être retenu.

Les premiers livres d'histoire sont les chansons de geste. L'historien est tenu de choisir. L'histoire est légende. L'histoire ne peut jamais fixer ses résultats. Ce qui est retenu du passé est retenu du présent. Ce qui éclaire le passé, c'est le présent. Les lumières dépendent des hommes présents. Ainsi l'histoire est toujours à refaire, elle est toujours établie à partir d'un présent donné. Une histoire n'est vivante que dans la mesure où la civilisation qui l'a constituée est vivante, et engagée dans un devenir. Il n'y a d'histoire que pour des hommes engagés dans le devenir même. L'histoire ne peut-être fixée. Il n'y a pas d'« en-soi » de l'histoire, pas d'absolu de l'histoire. L'histoire ne serait définitivement fixée que si l'humanité cessait d'avoir un avenir. L'histoire va contre les conditions mêmes de la mémoire. Il est impossible de comprendre la mémoire sans remonter à la condition d'objectivité, par laquelle le récit est communicable, ce qui est la condition du récit.

L'objet de la mémoire est inactuel, est-ce alors un objet ? Ce qui s'est réellement passé est passé. L'histoire s'efforce vers un objet qui ne se donne pas parce qu'il n'a aucune réalité. C'est ce qu'on peut appeler l'échec de la mémoire. En approfondissant l'échec de l'histoire, on peut en découvrir la valeur. Temps qui n'est pas indifférent à l'homme. La description du temps varie selon le contenu même. En physique rien n'est passé (ni avenir), il n'y a de physique que du changement. Faire de la physique, c'est montrer que rien n'a changé au fond, même le second principe de la thermodynamique. Au contraire l'histoire a pour objet un changement réel. La mort même n'est pas objet de physique, la mort atteint les vivants, pour nous, et non la vie. C'est dans la mesure de sa personnalité que la mort compte pour l'homme. Pour l'homme le temps défait, non pour la nature. Tandis que dans la nature les phénomènes se suivent sans fin, l'histoire raconte un devenir qui s'arrête à nous. Tout le temps du récit aboutit au présent. En ce sens, l'histoire est une justification, une justification du présent, voire, selon Hegel, une théodicée. L'échec de l'histoire s'explique par l'histoire, c'est l'homme qui se souvient. L'histoire est un fait de culture, elle constitue peu à peu un héritage. Il n'y a pas de premier homme; aussi loin qu'on remonte, l'homme raconte son histoire. L'histoire est fondée sur une tradition. L'histoire ne s'intéresse pas à des objets. L'histoire ne se bat pas sur le terrain de la physique. La guerre ne se ramène pas à un fait physique, c'est un fait humain. L'histoire n'est pas une restitution automatique de la réalité. L'histoire est un conte. Il n'y a pas d'histoire sans tradition. L'historien recueille en choisissant.

Le passé est résidu, et donc fixé. Il est mort et ne devient plus. On croit possible un progrès de l'histoire, vers une représentation absolue du passé. Mais ce passé hors d'atteinte est le passé tel que nous le racontons, et ce passé est soumis au changement du présent même ; on ne s'arrête pas de refaire l'histoire, ce passé devient. C'est le présent qui redonne vie au passé.

Le passé est plus mouvant que tous nos projets. Le passé est repris à partir de notre liberté. Par le présent de notre liberté, l'histoire retrouve la vie. L'histoire traite de la liberté. S'il y avait une science de la liberté, peut-être serait-ce l'histoire. Mais il ne peut y avoir de science de la liberté.

L'histoire est une entreprise qui tient à l'essence même de l'homme. L'histoire est épopée. L'histoire est un dialogue entre les hommes, elle ne se réduit absolument pas aux techniques de l'objectivité. Elle n'a pas à s'intéresser à l'objet comme tel, mais à l'homme, sujet de culture. Il n'y a pas d'histoire sans approfondissement philosophique de l'homme.

Existence historique ou mythique de Socrate ? Homère ? Shakespeare ? Équilibrer la croyance et l'incrédulité. L'histoire est nécessaire au sentiment, mais elle est aussi affaire d'entendement et de doute scientifique.

L'homme est essentiellement un être historique (cf. Marrou, *La connaissance historique*, Seuil), c'est ce qui lui permet de se justifier lui-même. Chaque homme particulier naît au sein de l'humanité. Il ne naît pas abandonné. L'hérédité biologique conserve les formes et structures à travers les générations. L'hérédité est répétition. L'animal recommence à zéro à chaque naissance, il naît sans héritage et sans passé, il n'a pas d'histoire. « La vie organique n'a pas d'histoire » dit Hegel, il n'y a d'histoire que de l'homme, de l'esprit et de la liberté.

L'héritage est la faculté de se souvenir. Ce par quoi l'homme se distingue des bêtes. L'intelligence est cultivée. La différence, c'est la mémoire. L'homme est capable d'évoquer son passé. La société, le lien social fondamental est le lien entre les vivants et les morts, la culture, selon Auguste Comte. La seule preuve que l'homme existe, c'est l'histoire. L'histoire est donc une sorte d'immortalité, le culte des morts. Il n'y a de tombeau que construit par les vivants. La mort en histoire, n'est qu'une date ; la vie continue. L'histoire passe outre. L'histoire vraie n'est pas celle qui se préoccupe du négatif. Elle ne doit pas s'attacher au passé comme tel. C'est une justification, et par là elle est passionnante. Elle est la justification de l'homme et non d'une politique. L'historien doit être capable d'apprendre.

Philosophie de l'histoire. Tout historien a une philosophie de l'histoire, implicitement ou explicitement, une « philosophie » implicite est une somme de préjugés dont on est victime. On ne peut être historien sans avoir une idée de l'homme.

La conception antique de l'histoire (Thucydide), revient à expliquer le devenir comme étant celui du même homme et des mêmes hommes.

Pour les Anciens, le temps est cyclique, il est retour. Le devenir est un perpétuel revenir. Thucydide explique la guerre du Péloponnèse par diverses causes: ambitions, etc. ; ainsi l'histoire apparaît comme répétition, la nature humaine ne change pas. Ainsi l'histoire n'est pas un progrès, en ce sens, les Anciens excluent l'idée d'une philosophie

de l'histoire. L'homme est rattaché au cosmos par un principe d'ordre. L'homme doit réaliser son essence.

Pour chercher un sens à l'histoire, il faut que la conception même du temps ait changé, passer du cycle cosmique du mouvement diurne à la ligne droite continue, le temps cesse d'être « l'image mobile de l'éternité immobile » (*Timée*).

Idée différente, judéo-chrétienne, d'une création du monde, qui s'imprègne dans le temps; l'histoire de l'homme apparaît comme un drame en plusieurs actes, il y a une suite de péripéties qui changent quelque chose, il n'y a pas seulement événement, mais avènement. Ce qui caractérise l'homme c'est son rapport au spirituel, ce n'est pas une ouverture sur une vraie philosophie de l'histoire, introduite dans le temporel. Cela commence avec Bossuet, mais se développe au XVIIIème siècle, avec l'optimisme scientifique, idée que la science a une valeur civilisatrice, le progrès des sciences est sans doute le prototype de l'idée de progrès. La science rend à l'homme la maîtrise de soi. En ce cas, l'histoire a un sens, libération progressive de l'humanité. Alors, Auguste Comte. L'idée même de dialectique, Hegel, le marxisme, « optimisme catastrophique » S'il y a un devenir réel, cela signifie que l'homme change. Danger de l'histoire (Valéry). Le principe du jugement demeure au dessus de l'histoire. L'historien ne doit pas se confondre avec l'idéologue, héritier des Sophistes. La relation de l'homme avec l'univers ne peut pas changer. L'histoire n'épuise pas l'essence de l'homme. L'histoire écrite, il y a encore à dire sur l'homme. Relation métaphysique. L'histoire par là ne peut devenir justification de tout, de tous les crimes. Il n'y a pas de leçon de l'histoire. Ce n'est pas la liberté qui est le produit de l'histoire, mais c'est l'histoire qui est le produit de la liberté.

II - L'AVENIR

Peut-on connaître l'avenir ? mais qu'est-ce que connaître ? La connaissance est coïncidence de la pensée avec l'objet. Il n'y a de connaissance que rigoureuse. Il n'y a pas que la connaissance exacte qui est rigoureuse. Il n'y a de connaissance exacte qu'en mathématique pure, seulement là où la science ne porte pas sur l'expérience, là où la science ne procède pas à des mesures extérieures : la physique est une science approchée. La précision suppose des degrés. La rigueur propre de la physique est de tenir compte de l'approximation. La physique est aussi rigoureuse que les mathématiques, mais moins exacte.

La notion de rigueur ne coïncide nullement avec la quantité. La rigueur, c'est la notion même de limite sur le savoir de l'objet. Il peut être question d'une rigueur en histoire. Le sujet se refuse à l'estimation quantitative. L'histoire, science conjecturale. L'historien ne peut jamais conclure certainement sur l'objet de sa science. L'apparence d'exactitude est signe d'absence de rigueur. « Ne pas avancer comme certain ce qu'on ne connaît pas comme certain », éthique propre à la connaissance.

La connaissance vraie n'est pas soumise à la dispute : ce n'est donc pas une opinion.

L'avenir peut-il être l'objet d'une science ? Connaître l'avenir, cela suppose que l'avenir puisse être un objet. L'objet doit pouvoir être construit ou donné. L'avenir

n'est pas construit, il ne dépend pas d'une élaboration conceptuelle. Il n'est pas non plus donné, il n'est plus à venir. Il y a une inactualité de l'avenir. Il y a un sens du temps. Le temps n'est pas une ligne, il n'y a pas de symétrie entre l'avenir et le passé. Le passé est hors des preuves. L'avenir est ouvert par opposition au passé qui est fermé. Le passé exclut les possibles. L'avenir n'est pas déterminé. En ce sens on pourrait dire que l'avenir est plus riche que le passé. La réalisation apparaîtra comme une diminution. Réaliser, c'est choisir, et c'est donc exclure. La contemplation de l'avenir s'apparente au rêve. Il n'est donc riche que d'images ; la richesse des possibles n'est qu'une fausse richesse. Valéry dit de Socrate (*Eupalinos*) « Je suis né plusieurs, et je suis mort un seul ».

L'avenir est encore moins objet que le passé. Quand on essaye de prévoir, on se représente l'avenir comme déterminé, comme passé. Le futur antérieur est le temps de l'avenir, il détermine et exprime l'avenir comme objet, mais il y a là une contradiction. Paresse naturelle de l'esprit qui tend à se représenter l'avenir sous les formes du passé. L'entendement lui-même est tenté par la ressemblance. Être conservateur, c'est se représenter l'avenir sous les formes du passé, concevoir l'histoire comme la répétition. L'utopie est comparable, représentation déterminée de l'avenir.

L'idéal n'est pas une représentation imaginative, mais une règle de conduite présente. Il n'y a pas trace d'utopie dans Platon ou dans Rousseau. Ce qui caractérise l'utopie, c'est le réalisme. Réalisme qui échoue. Attitude contemplative d'une existence inactuelle.

La pensée de l'avenir est une pensée difficile. On ne peut faire d'hypothèse quant à l'avenir, mais seulement des conjectures. L'hypothèse énonce, c'est une relation, elle ne porte jamais sur l'existence des choses, mais sur la nature du phénomène. Il n'y a pas de détermination transcendantale de l'existence, mais seulement de la loi. Il n'y a qu'une façon de concevoir l'existence, c'est de la constater. La science étant limitée à la connaissance des lois exclut l'existence, elle exclut donc une prévision réelle, qui serait une déduction de l'existence, ce qui serait un argument ontologique. En physique on vérifie l'hypothèse par ses conséquences, la vérification suppose une déduction. En physique, la prévision est réelle. Il semble que la vérification expérimentale soit une connaissance de l'avenir. La technique rationnelle est impliquée dans la science même. L'idée technique est contenue dans l'expérimentation même.

Ce qui se passe ou arrive déconcerte l'entendement, même lorsque cela ne ruine pas les lois. En physique on ne peut pas *a priori* déterminer l'existence. En ce qui concerne l'avenir on en est réduit à la conjecture. L'hypothèse est l'expression d'une compréhension, et non la conjecture. Ainsi la conjecture est opinion et ne porte pas sa justification. Dans le mythe de la caverne, les prisonniers ne disposent que de la conjecture, les moyens de prévoir ne sont pas des moyens rationnels. Il y a des esprits plus ou moins habiles à la conjecture, qui ne repose pas sur une connaissance. La connaissance ne rend pas plus habile, l'habileté ne rend pas plus savant.

La vérification expérimentale suppose une prévision, et une déduction, enfin une attente. Voilà en quel sens on peut parler d'une connaissance de l'avenir. En physique le calcul est possible parce qu'il y a des lois. Si on généralise cela, on peut prévoir tout l'avenir dans ses moindres détails. La loi d'un mouvement exclut tout avenir. L'avenir physique se ramasse dans l'équation. Le syllogisme n'est pas certain. Il faut

que la majeure soit certaine, « tous les hommes sont mortels » est contestable en extension, non en compréhension. Il y a une connaissance de l'avenir qui découle d'une connaissance du présent. Rapport entre l'équation et la courbe (Leibniz). « César devait passer le Rubicon », il y a une nécessité par hypothèse. Le passage du Rubicon est inhérent à l'essence de César. Le prédicat est dans le sujet. Formule d'une logique analytique, fondée sur l'identité : « si César n'avait pas passé le Rubicon, il n'aurait pas été César ». L'ordre du monde ne peut se perdre. L'avenir ainsi connu est-il un avenir réel ? Il est facile de dire maintenant que César devait passer le Rubicon. Le fait même que César ait passé le Rubicon nous en apprend sur sa nature; jamais personne n'a connu tous les prédicats du sujet César. Il est mauvais de prévoir par analogie. En physique, on ne prévoit rien de plus que la loi. Ce qui est prévu est classé et n'advient pas véritablement. L'éclipse prévue n'est plus un événement. Ce qui est prévu, ce n'est pas l'avenir réel dans sa détermination concrète. On ne peut pas prévoir au sein même des choses. La prévision n'est possible qu'au sein d'un système abstrait, isolé, indépendant. Les sciences expérimentales consistent à fermer des systèmes abstraits. On élimine tout ce qui ne fait pas partie de l'étude comme telle. Ce qui coupe l'expérience des conditions extérieures à la loi même. Les conditions hétérogènes au phénomène même sont exclues. Voilà pourquoi la loi de la chute des corps n'est pratiquement pas observable, il faut un laboratoire, lieu d'abstraction. Le laboratoire n'a pas d'avenir réel. Or le laboratoire est hors du monde, il ne représente pas le monde de l'existence. Les faits physiques ne servent que de support à la loi. Dans la nature, les choses n'ont pas été séparées, c'est l'esprit, puissance de séparation, qui met le chaos en ordre (Anaxagore). En laboratoire, l'expérimentateur démêle le monde. Pour prévoir dans le monde réel, il faudrait avoir une connaissance de la totalité, où reste encore impliquée la liberté.

Cette prévision scientifique s'oppose à la divination. Le devin prétend dire l'avenir réel. Un avenir qui dépend de la totalité du monde et de la liberté. Le devin est en communication avec le monde concret. Prévoir le particulier, l'avenir réel est impossible, et c'est cet avenir qui nous intéresse. L'inventaire des possibles suscite l'idée de probabilité. Le calcul des probabilités est à part de la mathématique véritable. La question de l'avenir ne concerne pas la suite des nombres. Le calcul des probabilités subit la loi du temps. Il est fondé sur l'égalité des chances. La probabilité n'est pas une connaissance, on ne sait rien ; si on sait quelque chose, il y a une détermination. Il y a un refus de la causalité. Tricher c'est introduire une causalité qu'on connaît. Le calcul des probabilités est fondé sur l'ignorance, ignorance également répartie, détermination inconnaissable. Le hasard est proprement l'ignorance des causes. Dans le jeu de hasard, l'ignorance doit être jalousement sauvegardée. Le calcul des probabilités est une conjecture, fondée sur la ressemblance des cas, il ne permet pas de déterminer l'événement, mais un simple rapport (Hume).

Pourtant un coup de dés est un fait physique. Pourtant le hasard exclut toute causalité (Hume). Un événement fortuit est celui dont nous ignorons les causes. Mais à certains, nous supposons des causes. Le hasard ne se confond pas avec l'ignorance des causes. Il y a bien évidemment des causes au coup de dés.

Pouvons-nous penser un événement sans causes ? non, nous ne pouvons pas penser la contingence absolue (Kant). Le coup de dés n'implique aucune contingence dans les choses. Dans le coup de dés les causes sont entremêlées et ne sont pas appli-

cables. Il y a dans le coup de dés la révélation d'un nombre, c'est ce qui fait la fascination du joueur. Le bon joueur est celui qui accepte le premier coup. C'est faire découler la nécessité du hasard (Lucrèce, Nietzsche). Faire une métaphysique du hasard. Nietzsche s'inspire d'Héraclite.

Le coup de dés fait réfléchir tout créateur. D'un coup de dés à l'autre, il n'y a aucune action. Chaque coup de dés est radicalement premier. Celui qui lance le dé est comme le créateur au commencement du monde. Les coups précédents n'ont aucune influence. La loi des grands nombres ne joue pas, mais est une vue rétrospective qui n'a pas d'action sur le présent. La méditation de Mallarmé est la méditation du poète devant la page blanche. En ce sens, tout est possible. Le coup de dés a sa source dans notre nuit, Nietzsche : « Le coup de dés va de minuit à midi ».

Mallarmé est foncièrement platonicien, le bon coup de dés est celui qui révèle l'idée. La nécessité est l'opposé du hasard. Le calcul des chances n'a pas de prise sur l'événement, et il n'exprime aucune loi physique.

L'absence de causes entraîne l'égalité des chances. Le rapport qui exprime la probabilité n'exprime pas en même temps une connaissance. Il y a comme un *a priori* de l'ignorance. La probabilité varie entre 0 et 1. Le calcul de probabilité exclut la prévision comme telle. Ainsi la statistique. La statistique est fondée sur l'ignorance des phénomènes. Sur des phénomènes qui ne peuvent être divisés. Technique qui permet de traiter de même façon les hommes et des particules élémentaires. Déterminisme statistique, dégagé en tant que moyenne. Il n'y a aucune spécialité au monde qui puisse exclure le jugement. Quand un changement se produit, il doit avoir une cause. Il faut se méfier de l'épistémologie. La causalité fait partie des conditions de possibilité de l'expérience. Le hasard est bien, comme le voulait Spinoza, l'ignorance des causes. D'où l'impossibilité de prévoir et de connaître l'avenir. Nous ne pouvons prévoir que dans un cas. La météo est fondée sur une connaissance confuse. On ne peut prévoir que sous la forme d'une déduction. Mais la nécessité dont il s'agit n'est pas celle d'un événement, mais d'une relation. La conclusion n'est nécessaire que si les prémisses sont nécessaires.

Causalité et finalité – Il faut que les mêmes causes entraînent les mêmes effets. Ce n'est pas la formule du déterminisme (Kant). La causalité est dans la catégorie de la relation, faisant partie du jugement hypothétique. La nécessité elle-même est hypothétique. B suit nécessairement, A étant donné. Nous ne pouvons pas penser la nécessité absolue, sinon sous le concept d'une expérience possible. Le principe de causalité n'est applicable que si un monde est donné, c'est-à-dire le divers (chez Nietzsche, le hasard; chez Héraclite, le devenir). Trouver dans l'expérience les points de départ de l'expérimentation.

Ainsi, la science est enracinée dans l'existence. Pour appliquer la causalité il faut pouvoir faire le dénombrement des conditions. Monde d'Anaxagore où tout est d'abord mêlé. Voilà pourquoi la science expérimentale se développe en laboratoire. Le laboratoire est à l'abri du temps et du monde. C'est ce qui interdit toute prévision de l'avenir réel. On ne peut donc prendre la nature concrète comme objet de science. En astronomie, le système solaire est isolé (du monde). La répétition n'est possible qu'au sein d'un système clos. Les mêmes conditions sont données, ce qui ne dérive pas de la causalité. Que les mêmes causes soient données, cela relève de la finalité. Les lois de

Newton sont constamment vérifiables. Le déterminisme ne peut pas se fournir ses conditions d'application. La physique des stoïciens est une cosmologie ; après Galilée la physique ne l'est plus, parce qu'il n'y a plus de cosmos. Le monde est représenté comme un tout ordonné. Il n'y a pas de cosmos parce que la causalité régit une relation hypothétique. Le principe du déterminisme n'est nullement un principe cosmologique : le déterminisme ne garantit nullement la permanence d'un monde. Il faut un certain ordre, comme est le système solaire, ou le laboratoire. Le déterminisme n'est applicable que dans un monde régi par la finalité.

La finalité, c'est la causalité de l'avenir. Le tout qui détermine les parties. Il n'est de finalité que par la pensée. La causalité exclut l'esprit, elle est aveugle ; la nature est dévastatrice, sa dévastation n'est pas méthodique, la nature exclut toute pensée et toute finalité. Seul l'esprit peut poser des fins. C'est dans la mesure où des fins sont posées qu'il y a une constance et un ordre. La volonté seule est principe d'ordre. C'est Aristote qui voyait l'ordre et le désordre dans la nature : monde supra-lunaire ordonné, monde sublunaire où le désordre est adversaire. Dans ce monde, il y a le hasard, XXX² : « au marché, je rencontre mon débiteur, et je rentre dans mes biens ». Événement qui ne relève pas d'une finalité. Aristote recouvre son argent par hasard. Aristote ne définit pas le hasard par l'absence de causes. Le déterminisme à lui seul est incapable de constituer la nature. Idée que la nature ne fait rien en vain. L'avenir n'est prévisible qu'au sein d'un monde qui se conserve. Le seul temps qui n'altère pas l'ordre est un temps cyclique, retour à l'ordre initial.

L'imprévisible – Il n'y a qu'un seul temps. Le temps de chacun est le même que le temps de tous. Le temps a même vitesse pour chacun de nous. Alain: « le temps est le plus certain des transports en commun ». On ne peut pas prendre du retard. Impossible aussi d'aller plus vite. Se presser dans l'espace, c'est « gagner du temps ». Royauté du temps. Puissance sur l'espace et non sur le temps. « La belle au bois dormant » s'endort, et lorsqu'elle s'éveille cent ans après, c'est bien cent ans après, ses compagnons ne sont plus là, le temps a résisté au merveilleux.

Le temps de la physique est spatial. Mouvement uniforme. On ne peut apprécier la vitesse que si on connaît le temps. Cercle vicieux. La mesure du temps est postulée. Temps local, avance, retard. Il n'y a pas d'observateur privilégié. L'observation a une influence sur le phénomène observé. On prouve la relativité de la mesure du temps, non de la nature du temps. Idée de la simultanéité des événements. L'univers entier tient dans un seul instant, l'espace exclut ce que le temps exige : l'univers ne peut être en un même lieu.

Le temps ne peut pas être représenté par l'espace. L'avenir est souvent dessiné d'avance. Or tout change, et moi-même aussi. L'avenir n'est nullement préfabriqué. L'avenir ne consiste pas à repasser sur des pointillés, en traits pleins. Les conditions changent. Le style, c'est la marge entre le projet et l'exécution.

Le temps ne conserve rien.

Tout projet est vrai sur le papier : tout projet n'est vrai qu'avant toute réalisation : toute réalisation démentit le projet et le supprime. Toute création est impossible

² NdE : mot grec illisible.

sans acte. La parole n'est pas l'exécution d'un projet. L'intention n'est pas comme une ligne. Réciter, c'est le contraire d'inventer : l'acteur véritable ne récite pas. L'acteur qui récite ne joue pas. Savoir par cœur, c'est posséder le texte au point qu'on n'ait plus à penser à sa matérialité : l'acteur est l'interprète d'un rôle qu'il sait. Pour passer de la pièce écrite à sa représentation, il faut une création : il n'y a pas d'avenir dont on ait le plan. Exposer sa pensée, c'est mettre devant les yeux ce qu'on a déjà acquis : on expose ce qui est déjà fait. Qui expose sa pensée ne pense pas. La parole se corrige elle-même et vaut pour une pensée vivante. La pensée achevée est une pensée morte : merveille du dialogue qui n'est jamais fixé (Platon). L'idée dont on ne peut atteindre que l'image ; improvisation ; toutes les fois qu'il y a un risque de scolastique, Platon s'enfuit.

La pensée de la conservation, instinct de conservation : célébration des préjugés. Improviser, c'est à l'instant même ne pas savoir ce qu'on va dire à l'instant suivant. La table nue du coup de dés, et la page blanche.

La parole est radicalement imprévisible. Il y a dans le texte une nécessité. Part de l'ordre essentiel (Auguste Comte : un texte est aussi indestructible que les constellations). Le poème nous apprend à nous conformer à un ordre extérieur. Quand nous avons écrit, nous avons écrit ce qu'il fallait écrire. On ne peut plus changer un mot. Il y a une nécessité, mais c'est après que nous la connaissons, elle appartient au passé, nous ne pouvons pas la prévoir : le poète ne peut pas anticiper sur son génie. Le génie improvise la nécessité. La liberté s'exprime dans la nécessité. Y a-t-il deux temps ? un objectif et un subjectif ? Le temps abstrait de la physique n'est pas véritablement celui des choses. Le temps abstrait est mis hors de l'expérience réelle et concrète : le temps de la physique est homogène, il est le temps de la prévision, mais il n'est pas le temps réel, il peut entrer dans les équations. Simplification du laboratoire : temps irréel.

La causalité comme telle est une relation hypothétique. De même le temps de la physique est un temps hypothétique. Causalité soutenue par la nature. La causalité s'effectue sans que l'on puisse isoler les conditions : le hasard. Image de toute la nature. La causalité est compliquée, l'événement dérive du tout. L'événement réel est imprévisible. On ne peut savoir qu'au moment même, on ne peut pas savoir avant l'heure ; le temps du savoir est le temps du devenir : en même temps. Le voyage même définit la distance qui sépare. Différence entre le temps et l'espace : dans l'espace, les lieux s'excluent les uns les autres.

Différence. Deux temps. Il n'y a pas deux temps (Bergson). Autre manière de vivre le temps. La nature ne change pas. Il n'y a aucune histoire de la nature, mais le temps change l'existence humaine. La philosophie bergsonienne de la durée est opposée à Kant. Le temps de Bergson est réel et non pas formel. Le temps c'est l'être. Ontologie du temps. Le temps ne se laisse pas isoler comme forme. Le temps est vécu et change à chaque moment les possibilités. L'avenir ne peut pas ressembler au passé. Le présent même ne peut ressembler au passé. Supposer que l'intervalle qui sépare de l'avenir ne sera rempli par rien. L'intervalle n'est pas un temps mort. Parcourir l'intervalle. Bergson veut dire qu'on ne peut sauter sur le temps. Le temps est forme en physique, il n'exprime qu'une possibilité. Le temps n'est pas soumis au changement. Impossible d'empêcher le temps de faire son œuvre, il est inexorable. Il y a une consistance de forme irréductible du temps. Le temps est répétition. Image mobile de l'éternité immobile. Ronsard : « Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame / Las ! le

temps, non, mais nous nous en allons... »³ Apollinaire : « les jours s'en vont, je demeure »⁴. Kant dit que l'existence change dans le temps (avec Ronsard). Le temps est cet écart de la conscience et de l'être. Le temps comme forme ne sert qu'à prévoir ce qui n'a pas de devenir réel.

Le réel et le possible. Il n'y a d'existence qu'actuelle. La notion de sensation doit conserver un sens, nous répétons ce qui fait la rigueur de Kant : l'existence doit pouvoir être constatée. L'intuition sensible ne fournit que la forme du divers, l'existence ne peut être anticipée. Le réel n'est pas une conséquence logique du possible. La possibilité est illustrée par l'exemple des mathématiques. L'espace est pure possibilité : c'est l'absence qui le caractérise, forme que doit prendre toute réalité. Les mathématiques sont donc irréelles. Toute science qui utilise les mathématiques pour la prévision ne peut atteindre à l'existence. La possibilité est l'absence d'empêchement. Dieu conçoit tous les possibles (Leibniz). Le possible n'est pas l'avenir, mais la pensée d'une réalité à laquelle il manque seulement l'existence. Le réel, c'est l'existence plus la réalisation proprement dite. L'existence n'ajoute pas de sens. La physique cartésienne est copiée des mathématiques. Les possibles sont en nombre infini. Le propre de l'événement est de surprendre. « Le possible ne précède pas le réel, mais le suit » (Bergson). La logique ne nous apprend rien quand à la réalité. C'est le possible qui est le réel pour la rétrospection. Réel, possible plus réalisation. Il y a plus dans le réel que dans le possible. « Si je savais quelle sera l'œuvre dramatique de l'après-guerre, je la ferais » disait Bergson. Illusion de rétrospection. Le possible se définit par rapport au réel. On découvre des signes avant-coureurs dans le passé, la possibilité appartient à la mémoire. L'existence n'est précédée d'aucune essence, la philosophie de Bergson est une philosophie de la liberté. Le réel ne peut pas être pensé à l'avance. Le savoir est contemporain du devenir. L'avenir n'est pas la réalisation d'une idée. La liberté émerge de façon radicale. L'action n'est jamais l'actualisation d'une fin. Bergson s'oppose à Aristote : XXX⁵.

L'acte est à la fois à la fin et au commencement. Le changement n'est pas changement réel. Plotin (6ème *Ennéade*) : l'acte précède toujours l'essence. La liberté est au commencement. Si la liberté n'est pas au commencement, elle n'est rien.

L'histoire est comme condamnée au fatalisme, car le fatalisme est rétrospection. Ce qu'on pouvait prévoir, c'est ce qui ne s'est pas réalisé. L'histoire risque de devenir une physique ? Elle cesserait d'être le devenir même de la liberté. Thalès pouvait prévoir l'éclipse, mais personne ne pouvait prévoir Thalès. Il y a une vérité du fatalisme. La liberté humaine n'est pas indispensable au monde. La solution du fatalisme n'est pas d'ordre intellectuel, mais d'ordre pratique. Le pessimisme ne peut pas se fonder uniquement sur la connaissance. Il croit en la toute puissance de la raison spéculative. L'optimisme faux est l'optimisme spéculatif. Être optimiste vraiment, c'est vouloir que la liberté ne manque pas : c'est la générosité cartésienne.

Agir, c'est compter avec l'incertain. Agir, c'est toujours risquer. La liberté ne se conçoit pas sans le risque. Il n'y a jamais de raison suffisante à un choix. Choisir, c'est

³ NdE : Ronsard, Sonnet à Marie. Nous complétons la citation prise en note par l'élève.

⁴ NdE : Guillaume Apollinaire, Le pont Mirabeau.

⁵ NdE : mots grecs illisibles.

parier. Pascal n'en reste pas au hasard simple : hasard de gain et hasard de perte. Calcul des probabilités. Calcul au service d'une foi, pas de rapport avec le coup de dés. Le coup de dés est acceptation de la contingence. Le probable n'est déterminant que pour un sujet qui a décidé de se déterminer en fonction du probable. La résolution est le principe actif qui transforme la probabilité en certitude. Certitude, attachement de la résolution à son propre principe, fidélité. La probabilité comme telle n'est pas une connaissance, mais un procédé qui permet d'agir. La vérité d'une idée est dans la somme de ses effets. Une idée est vraie si elle est rentable. Le généreux cartésien n'attend pas des preuves pour accomplir sa tâche d'homme, le généreux fait front. Situation d'urgence : « les actions de la vie ne souffrant souvent aucun délai »⁶. L'incertain doit être seulement dans la représentation, mais pas dans l'action. Nous ne pouvons pas avoir une certitude spéculative qui suffise à l'action. La moralité reste dans les limites du raisonnable et ne se hausse pas au rationnel. Marge d'incertitude. Il s'agit de se déterminer dans le présent même. Descartes critique le remords. Descartes veut supprimer l'angoisse du choix. Il n'y a de richesse que dans l'existence. L'angoisse se nourrit de l'imaginaire. Il y a une certitude pratique qui est irréductible. Il faut faire en sorte que l'incertitude ne soit que spéculative. D'où l'opposition du pessimisme et de l'optimisme. Expérience des succès ou des échecs, qui n'est d'ailleurs pas totalement liée à cette opposition. Caractère : se représenter l'avenir suivant une certaine forme. On trouve toujours des preuves. L'erreur est de prévoir, de vouloir décider ce que sera demain. Le pessimiste désespère de la liberté et l'optimiste laisse la liberté oisive. L'un et l'autre ne comptent l'action de l'homme, et veulent fournir des preuves au destin.

Il ne s'agit pas de savoir, mais il faut vouloir. La certitude pratique doit se payer de l'incertitude spéculative. Face au monde il y a la volonté. La guerre n'est pas la politique, mais la cessation de toute politique.

Tout dépend de l'attitude de l'homme vis-à-vis du temps. Que vaut la pensée du lendemain ? penser le lendemain, c'est se placer après-demain, futur antérieur. Épargner, c'est s'épargner d'être libre ou d'agir. L'argent représente sans être. Épargner, c'est préparer l'avenir pour que dans l'avenir on n'ait plus besoin d'agir : il ne faut jamais remettre à demain ce qu'on peut faire le jour même. Ménager la tranquillité de l'avenir. Dilapider l'avenir avant même qu'il soit. J'épargne pour n'avoir plus à gagner ma vie demain. D'où l'idée de confort physique et intellectuel. Assurance contre l'avenir. L'homme du confort s'isole du monde. Pensée considérée comme un capital. Épargner est un acte d'avarice : penser au lendemain pour abolir l'avenir, et il abolit le présent. « L'avare est le vrai prodigue » dit Péguy, celui qui dilapide son vrai bien, qui vend sa vie même pour de l'argent. L'avenir s'empêche d'être libre. L'avarice doit se comprendre comme une attitude par rapport au temps. Le temps est le fait qu'il y a un avenir. L'avare refuse l'avenir sous prétexte de le préserver. Restriction des normes. Ordre strict et tyrannique. L'avarice est comme une maladie ; l'avare est l'esclave d'une norme. L'attitude vitale saine est l'activité. Le malade est celui qui cherche à se conserver. L'homme libre n'est pas préoccupé du lendemain. Dans l'avarice, il y a une fraude sur le temps. Il faut espérer en son action. L'humanité se sauvera malgré les prévoyants. D'où la nécessité d'accepter le temps, contraire de l'éternité. Il y a une

⁶ NdE : René Descartes, *Discours de la méthode*, AT VI, page 25.

vertu de l'attente. Est-il vrai que la vie ne souffre jamais de délai ? Il y a une manière d'accepter le temps. Éloge de l'insouciance: généreuse insouciance, pouvoir d'accueillir l'événement. (cf. Auguste Comte, *Discours sur l'ensemble du positivisme*): les prolétaires et les philosophes se donnent la main par dessus la bourgeoisie capitaliste.

La tâche de l'homme est une tâche successive. Il y a là un désir d'éternité, refus du temps.

L'homme libre est l'homme qui accepte le temps. Idée que l'on retrouve dans Descartes : dans l'action, dans le temps, on ne peut obtenir la perfection. Le temps permet à l'homme de retrouver sa liberté. L'homme libre est libéral à l'égard du temps. « Fais ce que dois, advienne que pourra » dit Kant; refus de considérer le lendemain. L'avenir, en tant qu'avenir du monde ne m'appartient pas. Idée que quelque chose de l'avenir nous échappe (cf. la formule de Lagneau). Pascal : « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée »⁷.

On peut inverser la formule de Lagneau avec profit. « Espère en ton courage,... laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi » (*Le Cid*).

Le présent est le moment où le temps passe. Le présent n'est pas un instant sur une courbe. Le présent n'appartient pas à la mémoire et donc pas à l'histoire. Aucun aujourd'hui réel n'est historique. Il n'y a d'histoire que de ce qui n'est plus. Le présent n'est pas dans le temps parce qu'il est la source du temps.

Il n'y a pas à connaître l'avenir, mais à le faire. Le sens de l'histoire n'est pas tracé d'avance. On ne fait pas l'histoire, on l'écrit. Il n'y a pas de promesses par lesquelles on n'a plus rien à faire. Promesses: invitations à la liberté. L'avenir accueille la liberté. L'immortalité n'est pas promise (cf. *Phédon*), l'immortalité est conquise et non donnée.

Il n'est de prophète que de malheur. La prophétie apparaît dans le cours même des événements. La prophétie vraie est celle qui n'annonce pas un mal qui doit advenir. Il y a deux façons de prédire : supposer le fatalisme et le rendre par là vrai, ou bien exhorter et s'adresser à la liberté et aux forces vives de l'action.

III - LE TEMPS DANS SES RAPPORTS AVEC LA LIBERTÉ

Ni le passé ni l'avenir ne sont une expérience. Tout nous ramène au présent.

C'est dans le présent que nous faisons l'expérience de la succession. Nous transportons dans la mémoire notre expérience directe du présent. Nous nous avançons vers l'avenir, nous faisons l'expérience de notre espérance, le présent seul fait la réalité du temps.

Mais le présent n'est pas une limite, il enveloppe la totalité du temps. Dans le présent même nous faisons l'expérience d'un avenir et d'un passé. Il y a un présent du devenir, et un devenir du présent.

Y a-t-il un être du temps ? le temps est-il l'être de l'homme ?

⁷ NdE : Pascal, *Pensées*, Lafuma 113, Brunschvig 348. Nous complétons la citation.

Temps et mythe

Le temps peut paraître n'être qu'un mythe : puisque le passé n'est rien et l'avenir aussi. L'histoire est mythe, parole. Évocation et invocation.

Le temps qui est l'objet d'une représentation est mythe. Le temps n'est que représentation. Nous ne pouvons nous souvenir que dans la mesure où nous pouvons nous raconter. Les images viennent au secours du récit. C'est « l'indéfini du mythe », le temps naît comme représentation de la parole : « Mythe est le nom de tout ce qui n'existe et ne subsiste qu'ayant la parole pour cause »⁸ dit Valéry. Le mythe est donc l'expression du non-être. L'histoire la plus ancienne est celle qui est entourée de plus de songes.

Question de savoir comment nous inventons le mythe. Solitude du présent. L'actuel tend à se justifier par l'inactuel. Le mythe relève d'une nécessité logique. Nous avons besoin du passé. Il faut que quelque chose ait précédé le présent. Le temps apparaît comme une exigence de l'esprit. L'expérience du temps est l'expérience du présent. Le mythe peut apparaître comme l'expression temporelle de l'intemporel. Le mythe est parole. La parole est discours, elle a elle-même un devenir, elle est temps. Le mythe se développe par suite d'événements. Il laisse place à l'image. Il suggère des images. C'est l'expression primitive de l'homme. Il exprime à la manière humaine un sens qui lui-même n'est pas temporel. Voilà pourquoi on a tendu à voir dans le mythe une signification qui nous dépasse, métaphysique. Chez Platon, la géométrie a besoin d'images, les mathématiques sont une connaissance intermédiaire. Finalement, la métaphysique est silence, parce que la parole fait retomber dans le temps. La XXX⁹. Comprendre le mythe, c'est recueillir le sens. Comme on recueille un suc ou une liqueur. Recueillir le sens, c'est dépasser le temps. Pour comprendre le mythe, il faut ôter le temps, donc le mythe lui-même. On a recours au mythe quand on ne peut recourir aux autres procédés du langage. L'image nous conduit mieux vers le sens que le concept. Voisinage de la poésie et de la métaphysique (Bergson. Plotin). Le temps n'est pas être. Le mythe est à hauteur d'homme. Le mythe de la naissance d'amour dans le *Banquet*.

Énéide, III. 5 (9) : « Le mythe sépare dans le temps des êtres qui n'existent qu'ensemble. Il nous laisse la liberté de réunir leurs données éparses ». cf. le *Timée* : la physique de Platon. Forme mythique de la physique, dont Aristote fera une science démonstrative. Le lieu de naissance de la physique mathématique est un mythe. Cf. Galilée : la nature est faite de nombres (ce que Galilée a pris dans le *Timée*).

Il n'y a de science que de l'immuable, que de l'éternité. Opposition entre la science et l'opinion. Ce qui est toujours, ce qui n'a pas de naissance...

Cf. Parménide, qui est peut-être à l'origine du mythe platonicien.
[La pensée grecque commence en Ionie.

Milet : Thalès, Anaximandre, Anaximène. Éphèse : Héraclite.

⁸ NdE : Paul Valéry, *Variété, Petite lettre sur les mythes, Pléiade vol.1 page 963-964. Nous complétons la citation.*

⁹ NdE : mots grecs illisibles.

Grande Grèce : Pythagore de Samos, à Métaponte, Crotona, Locres. Empédocle : Agrigente. Démocrite d'Abdère. Anaxagore de Clazomènes, du VI^{ème} au V^{ème} siècle.

Parménide : opposition entre la science et la doxa (l'opinion). Le devenir, c'est l'apparaître de l'être pour Anaximandre (cf. Nietzsche). Tout dérive de l'XXX¹⁰ : la naissance est séparation. Tout être né doit mourir, tout le monde doit payer la rançon de sa naissance, le devenir est châtement et expiation. Il n'y a de savoir que de ce qui est. Xénophane a l'idée d'une théologie qui ne soit pas mythologie. Il y a dans Démocrite un refus de l'empirisme, avec l'atomisme, dépassement de la perception. L'atomistique est primitivement une métaphysique. L'être est un et multiple. Poser l'atomistique, c'est se donner la multiplicité en se donnant l'immutabilité (Parménide). L'être est sphère pleine sans fissure. L'être parménidien exclut le devenir. Démocrite brise l'être. La multiplicité au sein de l'être rend possibles toutes les images du devenir. L'atomistique maintient ce qui par delà le changement demeure. L'atomistique moderne est l'idée de discontinuité comme principe d'explication.

Le devenir pour être exprimé exige le recours à un mode temporel d'expression. N'y a-t-il pas une réalité temporelle du mythe, et donc du sens ? Le mythe biblique : Genèse et Apocalypse, expression du temps. Histoire de l'homme, l'homme est histoire. Le mythe y exprime la réalité du temps. La Bible n'est pas seulement le commentaire d'une éternité immobile. Ainsi le mythe n'a pas seulement une valeur symbolique, il a pour but de nous faire sentir l'épaisseur du temps. Le mythe de la caverne. Crucifixion du juste. Le mythe exprime le temps sacré. Déterminer le rite. À tout instant le temps profane peut épouser le temps sacré. L'année répète la même histoire. Le temps sacré est une sorte de temps intemporel, il a une valeur symbolique.

Temps et progrès

L'histoire, c'est la suite de péripéties qui ne changent rien au fond des choses. Le temps n'apparaît que comme le développement de la nature. L'histoire comme répression ou décadence. Le temps comme détente, comme dissolution. Passage de l'éternité à la mobilité. La cité idéale de Platon est XXX¹¹, mais aussi dans le passé, elle est un commencement (*Timée*). Mythe de l'Atlantide : la décadence est même géographique. Idée que le monde tourne en sens inverse de son sens initial, philosophie de la régression. Zeus laisse l'univers à l'abandon. Les hommes ne font que rajeunir au cours du temps. Cela donne lieu au mythe. La décadence ne peut être empêchée que par une cause extérieure (*Le politique*). Le déclin de l'histoire.

Idée au contraire que l'histoire est croissance. Par héritage, mémoire du passé. Le temps construit, il est positif. Idée de progrès que l'on trouve chez Comte: les hommes passent, mais l'humanité reste. Il y a une histoire de l'homme. Pascal, *Fragment d'un traité du vide*.

¹⁰ NdE : mot grec illisible.

¹¹ NdE : mot grec illisible.

Éloge du progrès

Pascal, Préface d'un Traité du vide (1647).

L'œuvre scientifique de Pascal n'est pas négligeable. Pascal prend parti dans la querelle des anciens et des modernes. Espérer dans la puissance inventive des modernes. Conscience de l'avenir comme tel.

Idée que les anciens auraient tout dit, idée que la culture dans le présent ne serait que la répétition de l'ancienne. Pourquoi les hommes qui les suivent ne pourraient-ils aussi ajouter à leurs connaissances. L'humanité est en devenir éternel. Puisqu'il y a eu un progrès, on n'arrête pas le progrès. Humanité et animalité s'opposent comme culture et nature. Hegel : « la vie organique n'a pas d'histoire ». Chaque individu tend à reproduire la forme même de l'espèce. Déduire, c'est tirer les conséquences des principes : la science est discours sans fin ; le raisonnement dans les sciences s'appuie sur l'expérience. Il faut apprendre le monde. Au moyen-âge la physique revenait à un commentaire de textes : se mettre en accord avec les principes d'Aristote. Descartes, lui, dira qu'il faut « ouvrir le grand livre du monde ». L'une des rares pages de Pascal enthousiaste pour l'humanité.

L'instinct est un savoir faire et non un savoir. Ce qui caractérise l'animalité, c'est qu'elle acquiert sa science sans étude. Pour acquérir leur science, les animaux n'ont besoin ni de peine, ni d'étude. L'animal perd son savoir aussitôt qu'il l'a exercé. L'expérience est avant tout mémoire. L'animal n'a pas de passé, il ne connaît pas le temps. Le temps de la vie organique est le temps de l'oubli. Il n'y a aucune nuance religieuse lorsque Pascal dit l'homme pour l'infinité. L'homme porte en soi de quoi effectuer la marche du temps. L'homme individuel acquiert une expérience. L'animal n'a pas de prédécesseurs. L'enfant de l'homme est encore plus dépourvu de moyens que celui de l'animal, il doit être élevé, mais il est instruit par l'expérience des générations passées : il y a une continuité entre l'homme et son passé. L'homme a la mémoire. Conscience d'un temps qui dépasse le temps individuel. Tout se passe comme s'il n'existait qu'un seul homme : idée que l'humanité est une réalité, idée d'une communauté des morts et des vivants. C'est parce que l'homme a un passé qu'il a un avenir. Le temps introduit dans l'humanité même le changement. Le temps de l'animalité est un éternel présent. Seul l'homme a une existence proprement temporelle. Idée d'une totalité humaine, et unité de la succession : d'où continuité humaine, un « Grand-Être » (Auguste Comte). La succession ne peut être discontinuité. Ce sont les hommes qui font le temps, et qui font leur histoire. Continuité entre nous et les hommes les plus éloignés. Remonter tout le cours du temps. Notre culture réalise la totalité humaine. Identité qui a pour cause la continuité. Loi des trois états. Les anciens formaient l'enfance des hommes : il y a une enfance des hommes et non des animaux. Valeur de l'ancienneté comme telle. L'Antiquité n'est pas chez les Anciens, mais en nous. La supériorité des modernes n'est pas une supériorité du mérite. Le moindre de nos progrès nous met au dessus de nous-mêmes. Le mérite est de ceux qui portent.

Idée que l'homme a une histoire (isolée au 17ème siècle. Descartes, VIème partie du *Discours de la méthode*). Le XVIIème siècle a compris le progrès des sciences, mais limité à la science même. Pour la théologie, le seul livre est l'Écriture, il n'y a pas de progrès possible: Pascal n'utilisera jamais la notion d'histoire pour son apologie : ce n'est pas une eschatologie. Défense de l'ordre politique.

Saint Augustin (*De civitate dei*) compare toute la suite des civilisations comme un seul homme : « sicut unius hominis »¹². C'est l'Église même, considérée comme un corps mystique (« Grand-être » d'Auguste Comte). Le progrès est l'histoire du salut lui-même. Rupture avec la conception religieuse du Moyen-âge. Rompre la continuité de l'homme et de la nature. Il se trouve donc que l'homme est seul et faible. L'homme n'est pas capable d'un progrès qui puisse avoir une signification métaphysique. L'homme ne doit pas se jeter dans le temps. L'homme trouve une sorte de vertige : la seule chose solide est la révélation par les Écritures. Leibniz a l'idée d'une harmonie. Chez Comte, le progrès est celui de toute l'existence humaine.

Au XVIIIème siècle, optimisme scientifique. Laïcisation de l'idée de progrès. Les philosophies de l'histoire procèdent du christianisme, mais au XIXème siècle, le progrès s'appuie sur la méditation des sciences. Le progrès suppose un choix dans le temps. Le temps ne retient que le positif. Le temps retient la valeur, qui demeure en mémoire. Il y a donc une vertu de la mort. L'humanité toute entière pense à travers nous, le progrès de Comte n'est pas une dialectique. L'individu n'est qu'une abstraction. Il y a dans Comte une eschatologie. Essentiellement temporel, l'esprit est accomplissement, histoire. Avec Comte, il y a un état définitif, le progrès tend vers une fin, toute l'histoire tend vers une cessation de l'histoire: les trois âges peuvent se superposer. Genèse verticale qui va de bas en haut. On aboutit à une histoire immobile. Le devenir est une « orthogénèse ». Il y a une « essence » de l'humanité.

Le progrès est donc d'abord le progrès des sciences.

En mathématiques : établir des vérités nouvelles sur des vérités déjà trouvées. On ne revient pas sur les vérités établies. Pour Platon et Aristote le progrès est plutôt un approfondissement de l'apparence. On va du confus au clair ; au contraire, dans le savoir cartésien, on va du clair au clair.

En physique : c'est là que triomphe la vérité de l'empirisme. L'idée de progrès s'est développée alors que la science l'excluait de son objet. L'objet comme tel ne produit rien. Principe d'inertie. Il n'y a aucune création dans la nature. La nature est compensation. D'où la forme des équations : [=∅].

L'idée de progrès ne s'applique pas à l'objet de la science. Lavoisier avait besoin du principe de la conservation des masses pour instaurer l'analyse pondérale. Dans l'idée de progrès on va du moins au plus. L'équation reste la règle. La transformation de l'énergie suppose comme un cycle. L'histoire ne se répète pas dans un système fermé. Le temps est un devenir irréversible. L'irréversibilité va dans le sens non d'un progrès, mais d'une régression. Au niveau de l'objet scientifique on assiste à une régression qualitative. La machine à vapeur a deux sources de chaleur les plus différentes possible. Déperdition nécessaire de l'énergie première. La machine à vapeur ne peut fonctionner qu'en tant que structure. Ce n'est pas un phénomène de la nature, parce que la nature ne crée pas de structures et ne les conserve pas. L'énergie se dégrade. La nature est un refus de la création. C'est l'homme qui maintient la structure en réchauffant la source chaude et en refroidissant la source froide. Processus

¹² NdE : comme un seul homme (livre X).

d'information, dont la source unique est l'homme. Loi d'entropie, contraire de l'information.

Opposition entre nature et technique, opposition entre entropie et information. L'action par laquelle l'homme transforme la nature implique une promotion qualitative. Forme qui relève d'une finalité. Il n'y a une inversion du mouvement de dégradation que par une action humaine. Le temps est comme une chute, mais l'homme peut redresser le sens du temps. L'homme seul peut surmonter la décadence naturelle et forcer le temps à adopter le progrès.

L'idée de progrès est une réflexion sur un fait humain et non sur un fait physique. Les lois de la nature ne sont pas changées par la technique. Les modifications de structure n'ont pas de signification pour la nature, mais pour l'homme seul. Passage du moins parfait au plus parfait.

Le progrès est lui-même signe d'imperfection. Progrès est donc signe de finitude. Idée d'une perfectibilité. Il y a un rapport de l'homme à Dieu que l'animal ignore. Signe de finitude, le progrès suppose l'idée d'infini. L'idée d'infini est cause que je désire l'infini.

Si on place le progrès au commencement, l'histoire ne peut être que décadence. L'idée de perfection ne doit pas concerner le temps lui-même. La perfection n'est pas de l'ordre de l'objet. Le progrès est considéré comme accompli lorsqu'on dit « c'est bien ! ». Ambiguïté de l'éloge, c'est risqué d'arrêter le progrès. Par l'éloge on s'est approché du but. Idée métaphysique : le parfait est toujours aussi éloigné.

Par le progrès, l'homme ne devient nullement Dieu. Le progrès n'est pas métaphysique, il n'est pas une transformation ontologique de la condition humaine. Le progrès implique une finalité dont la fin est à l'infini.

Valéry dit que tout poème est un poème abandonné. Chaque moment du progrès est une création. Comment l'homme peut-il introduire le progrès dans l'œuvre ? Désespoir de tous les grands créateurs : le progrès c'est l'idée qu'il y a quelque chose à faire.

C'est la loi de dégradation qui joue lorsque l'homme cesse d'intervenir. Il y a un rapport entre le progrès et la liberté. Comment le moins parfait peut-il produire le plus parfait ? Cela est impossible pour Descartes.

Idée de progrès dans la dialectique du *Banquet*, l'amour est éducation. Le progrès est une éducation, qui suppose une finalité, qui est extérieure à l'individu même. Le disciple abandonné à lui-même ne peut que se dégrader. L'individu tend à se dégrader. Éducation permanente. Idée d'une amélioration qui suppose une cause extérieure : l'éducateur (cf. Auguste Comte). Illusion d'immanence dénoncée par Platon et Comte. Conduire chaque individu jusqu'au niveau présent de « l'humanité » qui s'éduque elle-même, et c'est l'histoire. Il faut refaire le long chemin, l'humanité fait l'homme.

Le progrès n'est jamais acquis. Idée que le progrès est toujours remis en question. Le progrès n'est pas fatalement temporel. Nous n'avons jamais fait définitivement le chemin.

Le progrès ne coïncide pas avec l'histoire. L'idée que « le temps travaille pour nous » est stupide, poésie des ruines, la forêt repousse là où il y avait autrefois civilisation. Le progrès, c'est la forme que nous donnons au temps, il résulte de notre emploi du temps. On ajourne cependant le progrès pour dormir. Laisser les conditions de la liberté. Il n'y a pas de progrès dans les périodes où l'esprit est oisif. « L'homme est le seul être auquel manque l'esprit », dit Valéry. De fait, plénitude de l'animalité, et inquiétude, effort, insatisfaction de l'homme. Mais, « ce n'est pas le temps qui nous manque, c'est nous qui lui manquons ». L'homme est responsable d'être, car on n'est pas naturellement.

Choix et espérance qui ne découlent nullement de la considération des faits. Espérance. La loi humaine est une loi d'accomplissement. Le progrès ne se confond nullement avec la chronologie. Idée sotte que le dernier événement est le meilleur, que ce qui est nouveau dans le temps est nouveau en soi. Il ne faut pas s'enorgueillir d'être d'aujourd'hui. La chronologie n'est pas l'histoire vraie de l'homme. Problème du passage dans le présent même. L'idée de progrès s'approfondit quand on réfléchit sur le caractère du présent.

Incertitude du progrès. Incertitude théorique. Le progrès est ce qui ne peut pas se prévoir. Certitude pratique d'une résolution, d'un projet. Rousseau s'est intéressé aux « sociétés stationnaires », qui ne connaissent ni le progrès, ni l'histoire ; elles ne connaissent pas le déséquilibre du progrès : le repos est exclu. Choix entre progrès et régression. Par le progrès, on introduit le risque du mal. Le progrès introduit la possibilité du mal. Le progrès est destiné à redresser la société, à rappeler les fondements *a priori* de la société. Le progrès réel nous condamne à la liberté. L'instinct exclut le progrès : au sein de l'équilibre sont toutes les conditions du bonheur. L'univers de la moralité comporte la possibilité de la faute.

Approfondissement de l'homme qui découvre la région où se décide ce qui vaut. Platon s'était demandé comment arrêter Athènes sur la pente de son déclin. Passage de l'état de nature à l'état civil. Opposition entre la bonté (naturelle) et la vertu, qui est civile : conquête de l'homme et produit de sa liberté. Les connaissances spéculatives ne forment en rien à la vertu. La science, elle, ne connaît pas le temps dans son essence, elle fait la synthèse des événements dans le temps donné, elle ne traite pas du temps.

La métaphysique s'efforce de remonter jusqu'à la source du temps. Le mythe est un usage du temps, il use du temps comme mode du temps.

L'idée de progrès nous fait voir que le temps est une synthèse. Il n'y a de progrès que si tout le passé n'est pas perdu. La pensée se perd dans l'espace ; dans le temps, la pensée se ramasse et se recueille.

Le temps et la négation – Ce qui caractérise le progrès, c'est la continuité, l'absence de divisions. Leibniz, Comte, l'idée de progrès est une parfaite continuité. Le temps du progrès est donc un avènement toujours positif. Il exclut tout arrêt. L'idée de progrès exclut donc tout tragique dans l'histoire.

Pour rétablir le temps, il faut retrouver l'idée de tragique. L'idée de catastrophe. Inversion du sens du temps chez Platon : la vraie catastrophe, c'est la chute

dans le temps. Dans le temps biblique les catastrophes sont positives. La catastrophe peut apparaître comme dénouement et révélation.

Une pensée qui ne soit de type ni scientifique ni mathématique : la pensée mathématique nous propose une notion abstraite du temps. Pour qu'il y ait synthèse, il faut que l'objet lui-même fasse synthèse. Moment négatif comme moment créateur. L'idée elle-même ne peut se développer que dans le temps. Elle est elle-même développement et création du temps : « l'esprit est temps ». L'esprit commence par l'inquiétude. L'inquiétude même de l'être qui tend vers son accomplissement. Synthèse dialectique par opposition à la synthèse mathématique qui n'est que fausse synthèse. La synthèse suppose une opposition. Le fini et l'infini. *Omnis determinatio est negatio*. Un terme ne peut se poser que par opposition. La pensée exclut le repos. Ne pas partir d'un absolu vide et immobile qu'il suffirait de conserver.

Le maintenant est au départ du temps, il est seul véritablement vécu. Ne pas faire de développement abstrait en dehors de l'expérience. Le maintenant est aussi, par négation, un maintenant qui passe. Le maintenant comporte en lui-même une dialectique, il est dramatique. Le maintenant est de toujours. L'ici de partout qui est un universel vide. L'avenir n'est pas une perspective lointaine. L'avenir ne se pose pas sur une ligne du temps. L'avenir, c'est le maintenant en tant qu'il s'engendre. Le temps ne peut se décrire seulement en termes positifs. Découvrir une contradiction au sein du temps : son être est de n'être pas et son n'être pas d'être. En tant qu'il est, il n'est pas et en tant qu'il n'est pas, il est. Seule manière de saisir par le langage l'idée que le temps est insaisissable. C'est le devenir, synthèse vivante de l'être et du non-être ; il décrit le mouvement même de l'esprit et du concept. Il n'y a de temps que par la mort, mais par le temps, la mort même est niée. Le maintenant ne vient pas du passé, mais il vient de l'avenir. Le passé, c'est la négation du présent par l'avenir. Le passé comme tel n'appartient plus au temps. Découverte d'une certaine éternité du temps. La répétition n'est pas répétition du répété.

Il faut que le passé soit nié pour que le temps soit un temps humain. Le passé exclut la synthèse. Le passé n'est pas le lieu de la synthèse. L'esprit s'aliène dans le temps, mais l'aliénation de cette aliénation est la vie de l'esprit. Il n'y a pas de philosophie passée. Toutes les déterminations sont fondues dans le maintenant et la possibilité d'un absolu positif. Le temps est tout entier chargé d'affectivité. L'esprit doit mourir pour renaître.

Le temps sans négation. Négation du présent comme étant vécu. On ne peut s'arrêter au présent, ce qui serait supprimer le temps et consentir à la finitude de l'esprit. Il n'y a pas de repos possible dans la jouissance.

La négation est principe et source de mouvement. Le présent comme tel est nié. Ressentiment à l'égard du présent qui comme tel déçoit. Refus du présent par Nietzsche. La négation du devenir n'est pas fatale. Mettre en évidence sa richesse intérieure. À l'attitude du dialecticien en opposer une positive. Le dialecticien est l'esclave. Partir d'un principe d'affirmation pure. Il faut rétablir la positivité absolue du devenir. Obtenir ce que Nietzsche appelle le divers. La dialectique n'utilise de la pluralité que pour la résoudre. Le pluralisme suppose un empirisme supérieur : qui veut bien que les choses existent. Idée que le devenir comme tel doit être respecté. Il n'est pas coupable. *Innocence* du devenir, s'il est accepté dans sa pluralité. Amour du destin. Retour éternel. L'idée de cycle fait violence au devenir par l'extérieur. Idée éthique de

l'éternel retour. Idée d'un temps vécu, qui n'est que s'il est immédiat. Bergson décrit un temps sans négation. Il faut que le maintenant soit absolu (qui se nie chez Hegel). Ce qui a été une fois vécu est indépassable. La réalité n'est pas un résultat, mais le passage, le changement même. Le temps est continuité. Bergson veut sauver le divers.

Le temps est le divers en tant que devenir. C'est une erreur de ramener le devenir à un résultat. Il n'y a pas de dialectique, pas de négation; le néant lui-même n'est pas concept, n'est pas idée. Il y a là une philosophie de l'affirmation et du plein. Le négatif ne peut exprimer l'être. Cette synthèse n'est pas dialectique : le temps est survie. C'est une victoire de l'être sur le néant. La synthèse est celle du concret : acte et non pas être. Du temps ne résulte aucune substance. Substantiel sans substance, le temps est un dépassement sans négation. Chaque présent est un présent nouveau. Le temps est proprement création. Le présent continue le passé et y ajoute. Le devenir implique une conservation. La conscience est à la fois liberté et mémoire.

Le temps est l'être de l'homme.

Opposition la plus radicale à l'espace. Le temps vécu, c'est l'intériorité pure. L'intériorité pure supprime toutes les relations. Intériorité des termes eux-mêmes, les uns par rapport aux autres. L'intériorité absolue, c'est la relation supprimée. Il faut se contenter de vivre. Revenir aux conditions de la conscience. La conscience de soi est contemporaine de la perception. On ne peut se passer de l'extériorité. Il y a une extériorité bienfaisante. L'espace nous sert à éclairer le temps. Qui dit extériorité dit séparation. C'est le temps qui a une essence dramatique et non l'espace. Jamais le temps n'est conforme à notre attente. Suivre le temps comme il est. Expérience de l'indépendance du temps par rapport à nous. Le bonheur est oubli et négation du temps.

L'homme ne peut faire la synthèse du temps. Il faut revenir au témoignage du temps, et refuser pour la conscience une mauvaise foi constitutive. Dire que le temps est passion, c'est dire qu'il est indifférent à l'homme, ennemi de l'homme. Dormir ne supprime pas le temps : le temps n'est pas une création de l'homme.

Le temps relève d'une détermination transcendantale de l'existence humaine. Le temps est une forme qui appartient au sujet. Dans Kant, le temps n'apparaît nullement comme expression de la liberté. Le temps témoigne de notre manque d'être.

D'où l'idée d'espérer dépasser le temps : il est un désir d'éternité en l'homme, ce qui veut dire que l'éternité nous est connue sous forme de désir. La causalité introduit l'ordre dans la succession : la pensée physicienne est ainsi un bon usage du temps. La méthode cartésienne est dans l'acceptation du temps.

L'art est un essai pour immortaliser, mais l'art ne supprime pas le temps. L'action suppose le temps. Il y a là une sagesse. L'homme doit savoir consentir au temps, renoncer au remords ou à l'impatience. C'est par rapport au temps que se définit une sagesse humaine. Le temps est une passerelle fragile par laquelle passe l'esprit. Le présent est une reprise. La liberté est cette part du temps que nous ne pouvons faire nôtre que par l'action.

Notions retenues pour ce texte :
temps